

Concours de nouvelles du LPA 2026

Donnez-nous de vos nouvelles !

- ❖ Thème libre
- ❖ Thème imposé : « Un grain de folie »

Lauréat des membres du personnel du lycée

Thème imposé : « Un grain de folie »

L'alchimiste

Debout, revêtu de son traditionnel habit blanc usé par les années, il consulte au travers de ses lunettes en demi-lunes, de façon méthodique, le grand chronographe mural qui distille inexorablement le temps.

Un long voyage l'a conduit jusqu'à ce moment précis. Gravissant pas à pas les marches de la tour, il n'a jamais oublié d'où il vient. « Quand on sait d'où l'on vient, on sait où l'on va », son but n'a jamais été que de guider et de partager son émerveillement pour le mystère.

Du haut de son estrade, projetant contre un mur les symboles cabalistiques de ses tablettes, il psalmodie des mantras incompréhensibles au non initié de la science hermétique. Tel le philosophe, il guide ses disciples jusqu'au solstice d'été, sur le chemin qui les mènera au grand œuvre.

Dans l'intimité du laboratoire, la lumière des astres célestes ne pénètre faiblement que par de minces ouvertures. Suivant méthodiquement des instructions anciennes, des ombres s'y affairant religieusement en pratiquant des rituels codifiés, manipulant l'essence de la vie en chuchotant autour de flammes vacillantes jaunes ou bleues. L'éclat du feu projette des ombres fantastiques sur les murs, et des reflets irisés se mêlent au contenu ambré encore fumant des fioles bouillonnantes.

Peser la matière, la dissoudre dans l'eau purifiée, mélanger, extraire de la matrice, enrichir, isoler, s'aider du sel pour faire éclore la vie au fond d'un creuset rougeoyant. Diluer, cultiver, compter, chauffer et suivre la progression du vif argent dans son capillaire.

En respectant l'alternance du jour et de la nuit, incubé jusqu'à ce que le grenat se soit métamorphosé en or. Il est alors temps de prélever, étaler, flamber, d'imprégner le cristal et compter, rincer, transvaser et compter encore. Par le solvant extraire, immerger et attendre que la magie opère. Quelques incantations rassurantes, puis au travers de lentilles ciselées

finement alignées, de la lumière seront révélées les sphères pourpres à l'apprenti attentif.

Des bulles jaillissant du peroxyde orientent alors la voie vers la galerie à emprunter. Des profondeurs telluriques, du fond de son antre, la respiration de la créature antédiluvienne mêlera-t-elle le soufre et le plomb en un amalgame obscure ?

Sans précipitation, l'agglutination et la coagulation parachèvent cette longue quête. Récompense ultime, la vérité apparaît soudain, des mots en « us », des mots en « um », des mots en « ae » sont prononcés, et le nom de la créature est dévoilé.

Bienveillant, de son pas traînant il arpente les allées, et d'une écriture runique, à l'aide d'un stylet, le magistère inscrit des notes sur un grimoire. Il observe et il compte, silencieux et omniprésent il est attentif au moindre geste, au moindre écart, car il le sait : seules la rigueur et la discipline permettent d'accéder à la maîtrise de l'art hermétique.

Petit à petit vient la compréhension des mystères, la révélation de ce qui est caché.

Comme ce qui est inscrit sur la pierre d'émeraude, comme la pierre grise s'imprègne de la lame qu'elle aiguise, comme la pierre rouge permet de transmuter les métaux, au contact les uns des autres, enrichis de leurs échanges, ils ne seront plus jamais les mêmes.

Enfin, les astres sont alignés, comme les aiguilles de l'horloge, le carillon lointain rappelle que le temps est écoulé. Dans le respect des lieux chacun quitte tour à tour son poste de travail pour regagner le monde profane.

En procession silencieuse, les apprentis encapuchonnés quittent la grande salle pavée de marbre d'un air solennel en adressant un « au revoir Monsieur, c'était bien un staphylocoque doré qu'il fallait identifier ? à demain ! » à leur enseignant.

Ne faut-il pas « un grain de folie » pour faire ce métier ?

Michel CAVALLA

Lauréate des élèves du lycée

Thème imposé : « Un grain de folie »

Une amitié folle

La tasse apparaît devant moi. Je la prends, et me brûle les doigts. J'ai besoin d'un café noir sans sucre, là, maintenant. Ce matin j'ai du mal à émerger. Moi, c'est Aleandro, un jeune homme originaire du Portugal. Je suis aide-soignant à la maison de retraite « les Grandes Terres » depuis deux ans. Je regarde ma montre : « bientôt 8h, elles ne vont plus tarder » pensé-je ; la porte s'ouvre sur une femme blonde :

« Salut. Tu as vu Laly ? » me demande-t-elle en parcourant la salle du regard. Je secoue la tête, ma réponse n'a pas l'air de satisfaire ma collègue qui pousse un profond soupir.

« Merde ! Ça fait vingt minutes que je l'attends dehors ! » s'énerve-t-elle en vérifiant l'heure sur son portable. Je prends une gorgée de café. Je n'apprécie pas vraiment Kaatrina: elle s'agace pour pas grand-chose. Et maintenant elle crie dans le combiné des insultes à l'égard de Laly.

« On devait discuter de toi justement... », continue-t-elle en raccrochant. J'arrête de boire : « De moi ?? » articulé-je en m'étranglant presque.

« Oui, de toi. Laly devait m'expliquer pourquoi et comment tu avais eu ta place ici », susurre-t-elle. Elle s'approche lentement puis me crache à l'oreille : « Parce que tu n'as pas ta place ici. Tu t'es vu ?! Un homme dans une maison de retraite ?! Avoue-le, la directrice a dû avoir pitié de toi : un Arabe au chômage, ça inspire la pitié ».

Sur ce, elle prend ma tasse posée sur la table et l'avale d'une traite. Puis, en me regardant droit dans les yeux : « Choukrane, si je ne me trompe pas », sourit-elle. Elle claque la porte. Je me prends la tête dans les mains.

La réunion a commencé depuis dix minutes. Notre supérieure, Eve Gautier, nous annonce l'arrivée pour le déjeuner d'un monsieur atteint de la maladie d'Alzheimer ; il s'appelle Emilian Gabriel.

Il faudra l'amener à la table douze du réfectoire et le présenter aux personnes de cette table. La cheffe de l'établissement précise que chacun de nous accompagnera les résidents de la table dont il s'occupe ; donc presque pas de changements, si l'on peut dire. Je sens le regard venimeux de Kaatrina sur moi, et je sais ce qui l'irrite : c'est moi qui amènerai le nouveau résident à sa table.

Après notre discussion, j'ai pris la résolution de prouver le contraire de ce qu'elle pense à mon sujet, et l'occasion se présente à moi. Eve, dite « la Fouine », surprend le regard de ma collègue. Celle-ci détourne le regard et commence à s'éloigner sur les ordres de notre supérieure : descendre les résidents au premier étage, vers le réfectoire. « La Fouine » s'approche et me dit d'une voix assez forte pour que Cruella l'entende : « Tu es le plus apte à t'occuper d'Emilian. Bien joué. » Et paf, dans les dents Kaatrina ! Je ne peux m'empêcher de sourire.

Une camionnette blanche entre dans l'allée et s'arrête à l'entrée de la résidence : l'équipe au complet tente d'apercevoir « le petit nouveau » ; d'ailleurs, celui-ci descend la rampe avec son fauteuil roulant et nous fixe un par un. Je rencontre un regard vif, brun comme du cuir. Nous le saluons poliment, lui d'un hochement de tête. Lorsque je l'amène au réfectoire, des paires d'yeux surpris nous dévisagent, et les commérages commencent. Je le présente à ses compagnons de table dorénavant : Mme Buquet louche sur son visage avec insistance, elle doit être tombée sous son charme ; M. Delamarre lui serre la main avec vigueur et enthousiasme : il n'est désormais plus le seul homme de la table ; et Mme Madelaine l'accueille avec son plus grand sourire, elle doit sûrement penser à lui raconter les potins de l'établissement.

Après le déjeuner, je lui fais visiter les différents lieux de la maison : l'accueil, la salle de pause de son étage, et enfin sa chambre individuelle. Le nouveau résident ne pose aucune question et se mure dans un profond silence pendant ce parcours. Je suppose qu'il ne doit pas être très bavard. Je le laisse s'installer dans ses appartements en lui demandant s'il a besoin d'aide. Celui-

ci se retourne et me répond « Je devrais me débrouiller », un peu sèchement. Je bafouille un « d'accord », puis je pars légèrement surpris de sa subite exaspération.

Cela fait maintenant trois semaines qu'Emilian est arrivé. Il se démarque malgré tout des autres résidents : il reste dans sa chambre toute la journée et n'en sort que pour déjeuner, il ne participe à aucune activité comme celle des décorations automnales, ou encore la chorale.

Cette fois je toque fermement à sa porte, et je lui explique que j'aimerais l'emmener sur la terrasse extérieure. Le soleil nous fait plisser légèrement les yeux, mon compagnon pousse un léger soupir de bonheur, je souris : il n'a pas l'air de se plaindre de cette sortie imprévue. Je commande un chocolat chaud pour lui et un thé vert pour moi ; il me précise qu'il n'a jamais réellement apprécié le café ni le thé, espiègle. J'essaie d'engager la conversation, je lui pose des questions sur son enfance, mais mon interlocuteur répond sans développer et se referme de plus en plus, sous un masque de détachement : « Vous n'êtes pas obligé de vous forcer si vous ne le désirez pas », me lâche-t-il d'un ton glacial. Silence gênant.

Quelques jours plus tard, je retente ma chance après le déjeuner, dans l'ascenseur qui nous mène à l'étage : « Contrairement à ce que vous croyez, je désire apprendre à vous connaître », dis-je dans un murmure. Il évite mon regard et joue le sourd. Le lendemain, une dame tombe en voulant se relever d'un fauteuil en salle de repos, ce qui crée de la panique chez certains résidents. Alors que je raccompagne Emilian dans sa chambre, celui-ci réfléchit, puis se lance : « Je n'aurais jamais pensé pouvoir rencontrer un homme dans une maison de retraite, et encore moins un homme qui occupe un poste d'aide-soignant », dit-il pensif, sans aucune once de jugement dans la voix. Surpris qu'il engage la discussion, je le regarde attentivement, mais ne détecte aucune moquerie dans ses yeux.

« Mais je dois reconnaître que vous m'avez impressionné aujourd'hui, en rassurant l'amie de la malheureuse qui a chuté » reprend-il ; j'inspire un grand coup :

« Mon geste est parfaitement normal dans mon métier : nous sommes au contact des gens, alors n'importe lequel de mes collègues aurait fait de même à ma place », soupire-je ; je vois venir la fameuse phrase « mais vous êtes un homme ?! », pleine de sous-entendus.

Contrairement à certains stéréotypes, les hommes peuvent être doux même si cela est mal vu. L'homme qui ne pleure jamais, est viril, ne ressent aucune émotion (dont l'empathie) est un mythe ! J'aimerais pouvoir le lui dire en face, ce cri du cœur, mais de ma bouche sort cette phrase : « Sur ce M. Gabriel, je vous souhaite une bonne après-midi et fin de soirée », dis-je avec un sourire en carton et en partant avant d'entendre sa réponse.

Les semaines qui suivent sont silencieuses, les yeux s'esquivalent. Je regrette de lui avoir fait comprendre trop brutalement que ce sujet m'était tabou : je suis marqué à vie par des actions et regards haineux. Mais si je ne peux pas mettre les points sur les « i », qui le fera ? C'est cette question qui trotte dans ma tête depuis la discussion. Et je sèche. Je n'ai pas de réponse.

21 octobre, atelier jeux de société. Je me plante devant sa porte, un scrabble à la main, je ne m'attends pas à un accueil cordial, pourtant je lui dois des excuses pour mon comportement. Je découvre l'octogénaire sur son lit, il fait un puzzle, j'observe un instant la scène : les doigts ridés qui déplacent les pièces, les emboîtent. Je n'ose pas interrompre ce moment gracieux. C'est lui qui relève les yeux et esquisse un sourire, le premier que je vois, qui rend son visage lumineux. J'en suis ému.

Je montre la boîte et il acquiesce, je m'assois en face de lui. Les premières parties se déroulent en silence, et, enfin, je lui explique, ma vie, le soutien de mes parents face au harcèlement que j'ai vécu, et surtout ma grand-mère portugaise qui séchait mes larmes, son parfum léger de figues, sa maison chaleureuse et bienveillante, les hirondelles qu'elle nourrissait, ses tartes aux

amandes, ses peintures représentant sa ville natale, Piódão. Au fil des souvenirs ma gorge se noue, l'affection que je lui portais revient, intacte. Mon partenaire de jeu m'écoute attentivement, sans m'interrompre. Je lui avoue que c'est elle qui m'a donné envie de faire ce métier, j'en ai les larmes aux yeux. Emilian sourit, puis me rassure en me tutoyant : « Ta grand-mère a eu raison de te pousser à poursuivre ton rêve, elle serait fière de toi. ». Le silence qui suit n'est pas inconfortable, plutôt apaisant.

Je reviens souvent faire une partie dans la chambre de mon nouvel ami, je crois qu'il commence à s'ouvrir aux autres et à moi : il me raconte son enfance, ses voyages. Mais les nuages s'amoncellent sur le ciel bleu idyllique.

Jeudi 16 novembre, je me rends à notre rendez-vous habituel. J'ouvre la porte puis me fige, il n'y a personne. J'inspecte alors l'établissement, du troisième étage au réfectoire en passant par le parc. La panique commence à s'infiltrer dans mes veines. J'ai des sueurs froides. Épuisé, je me résous à partager la disparition. Mais dans le hall, je relève la tête et tente de ne pas hurler de joie. Le visage familial d'Emilian me dénoue la gorge. Ce soulagement est de courte durée, l'octogénaire est aussi blanc que le pyjama qu'il porte et son regard épouvanté et vide me donne des frissons. Je me rapproche pour l'apaiser :

« Tu vas bien ?? » lui dis-je, avant de plaquer ma main sur ma bouche comme pour effacer les mots que je viens de prononcer : le personnel n'a pas le droit de tutoyer les résidents ; d'ordinaire je respecte cette règle, alors qu'est-ce qui m'a pris ?

- « Alexis, je te l'ai déjà dit, je ne veux plus te voir. Tu ne te rappelles donc pas ce que tu as fait ?! » s'insurge-t-il, la mâchoire déformée par la douleur et la rage. Les mots se coincent dans ma bouche. Il ne me reconnaît pas, ou plutôt il a l'air de me confondre avec une autre personne. Je tente :

- « C'est moi, Alejandro, vous vous souvenez de moi ?? » murmuré-je en essayant de mettre toute ma sincérité dans la question. Il me dévisage, plus

très sûr de lui. Je vois dans ses yeux qu'il commence à revenir petit à petit à lui :

- « ...A...Leandro ?? Mais... que faisons-nous ici ?? La partie est ter...minée ?? » m'interroge-t-il, en butant sur les syllabes. Je respire :

- « Allons dans votre chambre pour vous habiller. Nous sommes descendus après la sieste et vous avez insisté pour rester en tenue confortable pour être plus concentré », expliqué-je. Les mensonges ne sont pas ma spécialité, mais celui-ci n'est pas trop mauvais car Emilian le boit sans hésitation.

Je ne saurai jamais qui était cet Alexis, Emilian n'aborde presque jamais sa famille. Mais les mois passent et les oublis ou égarements s'intensifient : il oublie de s'habiller, se perd dans la maison, découvre les lieux ainsi que les visages ; mais ses « crises » ne durent pas, pour l'instant. Car la maladie progresse, cela se voit dans l'allure et le comportement de mon ami. Cependant il ne m'oublie pas, il se rappelle toujours mon prénom. Moi, je me protège dans ce confort que je connais depuis longtemps, le déni. Quand j'avais un examen ou une prise de sang plus jeune, je me disais jusqu'au bout que j'allais manquer le contrôle ou l'analyse. Pour me préserver de la sentence qui se précipite sur nous.

Mais quelquefois mon armure se fêle ; alors, affronter les régulières sautes d'humeur de mon compagnon s'avère être difficile que de grimper l'Everest sans oxygène.

Et puis le jour fatidique finit par survenir : ce jour-là, je vois Emilian tellement perdu et déconcerté que j'espère secrètement que ses souffrances s'éclipsent, tant il souffre le martyr.

Je le fais manger désormais à la cuillère son déjeuner, mais en voyant qu'il jette des regards mélancoliques dehors, je l'habille chaudement pour le sortir. Le givre recouvre le sentier ; pour autant, nous n'avons aucun problème à

poursuivre la balade. Nos nuages de buées dansent dans ce paysage gris. Le souffle rauque d'Emilian me rassure, je lui remets son écharpe en laine. Il me demande de s'arrêter devant l'arbre du jardin, puis pointe du doigt un nichoir dont je découvre l'existence au moment où je lève la tête. Un minuscule moineau téméraire sort sa tête de l'embrasement du nid. Il nous étudie longtemps, mon compagnon cesse de bouger et ouvre sa paume sur quelques graines. Après ce qui me paraît une éternité, l'oiseau se pose délicatement sur le pouce d'Emilian et dérobe une des précieuses graines sur le champ. Un mince sourire s'étire alors sur les lèvres de mon ami.

Un sourire comme celui-là ne s'oublie jamais ; je l'ai encore en tête aujourd'hui, en promenant Mme Goucher près de l'arbre. La vieille dame surprend mon regard longuement posé sur lui. Elle me demande à quoi je pense en scrutant les branches basses ; ce à quoi je réponds : « Une amitié sincère ».

Joséphine BABIN

Lauréat des élèves du lycée

Thème libre

29 juillet 1692

Il fait chaud, terriblement chaud, même pour un mois de juillet. Le soleil tente de m'atteindre à travers les branches du chêne qui me surplombe ; ses rayons dessinent des formes plus ou moins géométriques, qui sur mon corps frêle donnent une impression de mosaïque. Autour de moi des dizaines de gens affluent, des femmes, des hommes, ainsi que des enfants. Ils s'approchent tous pour admirer le merveilleux spectacle que je m'apprête à leur proposer. Au premier rang, assis et le visage dur, je reconnais le révérend Paris ainsi que sa garce de fille Betty à sa gauche. Celle-ci, contrairement à son père, me regarde les yeux pétillants, un rictus aux lèvres. Elle aussi attend que l'exhibition commence. Oyez, oyez braves gens, venez admirer le superbe ballet de cordes et de nœud que j'exécute pour vos mirettes ! Alors, en me voyant flotter en l'air tel un feu follet, vous vous tordrez le cou de rire, et quand l'air vous manquera, et que la dernière de vos larmes aura séché, vous resterez complètement immobiles en attendant le prochain numéro. Puis enfin, lorsque chacun des artistes aura terminé son macabre spectacle, vous vous déciderez peut-être à vous lever pour quitter ce cirque plein air et ainsi rentrer vous terrer chez vous.

Un homme me sort brusquement de mes pensées, il se place à ma droite ouvre un livre puis s'adresse aux spectateurs. Je reconnais deux-trois mots entendus à la messe mais ne comprends rien du reste : sans doute du latin. Je m'arrête de l'écouter pour faire le point dans mon esprit, je me sens faible, mes jambes me torturent, et je lutte pour rester debout. Soudain il se

retourne vers moi et commence à me parler. Je sens son haleine d'homme saoul ; il pue le vin. Après tout, moi aussi si j'en avais eu les moyens j'aurais sans doute bu. Je vois qu'il me pose des questions mais je continue à me faire sourde pour laisser libre cours à mes pensées.

Je pense...

je pense...

Je pense à ma fille Dorothy. Elle n'aurait sans doute pas autant aimé le spectacle. Je me concentre pour la voir jouer et courir autour de moi. Ses cheveux bruns se balancent au vent, et son visage heureux d'enfant me fait oublier en instant où je suis, comme transportée dans un monde idyllique. Puis je me concentre davantage et j'imagine qu'elle s'amuse avec Mercy, ma seconde fille. Mais je n'y arrive pas. Le monde ensoleillé où j'étais s'assombrit jusqu'à me laisser seule dans la pénombre, face à vieux chiffon. Je m'approche lentement de celui-ci et me baisse et dévoile son contenu : un petit squelette enroulé dans un drap. Des larmes commencent à couler, puis pour sortir de cette vision d'horreur, j'ouvre les yeux. J'halète bruyamment, et relève la tête devant les monstres qui m'observent. Son discours terminé, l'homme ferme son livre puis s'éloigne pour laisser la place à un autre homme, plus grand. Celui-ci approche ses mains de mon cou et m'enlève le peu de confort qu'il me restait en resserrant la corde autour de mon collet. C'est le moment. Alors, je sens mon corps s'élever et centimètre après centimètre s'étirer. Mes pieds grattent le sol, à la recherche d'un prise, de quelque chose auquel se raccrocher. A ce moment-là, je ne contrôle plus ma vieille carcasse ; chacun de mes membres semble obéir à sa propre conscience pour survivre. Ma gorge se serre, mes ongles s'enfoncent dans

mes mains jusqu'au sang, puis violemment et sans prévenir, des spasmes m'envahissent. Mon corps se secoue, et chaque seconde de ce martyr me plonge un peu plus dans un vide sombre et infini. Tout autour de moi, mais ne pouvant plus voir l'origine précise, j'entends un mot. Un mot bien précis, qui malgré sa présence constante dans ma vie, m'emplit de rage : Sorcière !

J'essaye de crier pour leur répondre, mais je n'y arrive pas. Le premier de mes sens m'abandonne. Sorcière ! Puis c'est au tour de la vue. Je ferme les yeux, ça ne change rien, le résultat est le même : le noir complet. Sorcière ! J'essaye de voir le visage de Dorothy, une dernière fois. Ma trachée s'écrase. Sorcière ! Je n'y arrive pas. Je mords violemment ma langue, du sang me remplit la bouche. Sorcière ! Je tente de pleurer mais je ne peux plus. Sorcière ! Puis lentement le son commence à disparaître lui aussi, sous les impacts bruyants de mes tempes. Sorcière. Le monde s'éloigne doucement. Sorcière. Je m'en vais loin de lui. Sorcière. Dieu je suis là. Sorcière.

“Je ne suis pas plus une sorcière que vous n'êtes un sorcier, et si vous me prenez la vie, Dieu vous donnera du sang à boire”

Sarah Good

Aïdan RAT

Lauréat des élèves du lycée

Mention spéciale du jury

La chambre close

La pièce est enveloppée d'une obscurité apaisante. Tout est en douceur, en équilibre, comme si le monde retenait son souffle. Des murmures m'entourent, jamais trop puissants, jamais trop proches. Je ressens des gestes, des tensions, des cadences constantes qui me bercent depuis toujours. C'est limité, mais je n'ai jamais expérimenté autre chose. Ici, le temps n'a vraiment pas de signification. Il est composé de rythmes, de courants, de nuances délicates. Parfois, tout se précipite. Parfois, tout s'apaise. J'apprends à percevoir les ambiances de l'endroit : quand il vibre doucement, quand il se resserre, quand il se pose. Il me garde en sécurité. Il me façonne.

Il y a aussi les sons étouffés venus d'ailleurs. Des vibrations graves, lointaines, comme des échos d'un monde immense. Elles me rassurent autant qu'elles m'inquiètent. J'ignore ce qu'elles signifient, mais je sens qu'elles me sont destinées. Qu'elles m'attendent.

Puis, quelque chose change. Les pressions deviennent de plus en plus insistantes, presque urgentes. Le tempo familial se désajuste. L'espace se restreint, non pas pour me retenir, mais pour me propulser. Une poussée inéluctable me conduit vers un chemin que je n'ai jamais emprunté. Je tente de résister, instinctivement, par crainte de l'inconnu. Mais l'endroit qui a toujours veillé sur moi semble maintenant vouloir me renvoyer. Les sons deviennent plus clairs. Plus robustes. Ils ne se contentent plus d'être de simples vibrations, mais sont devenus des sonneries. Il y a de l'effort, peut-être de la souffrance — je ne comprends pas encore ce que signifient ces mots. Uniquement cette certitude : tout sera différent à jamais.

Puis survient la rupture. Une explosion de sensations. Le froid. Le néant. La lumière, crue, éblouissante, intolérable. Mon corps entier exprime une protestation. Je suis en quête acharnée de l'ancien tempo, de la chaleur, du contact perdu. Il y a en moi quelque chose qui se déploie, qui s'ouvre à mon

insu. Et tout à coup, l'air pénètre mes poumons pour la première fois. C'est en train de brûler. C'est génial. Je hurle. Maintenant, les voix sont limpides.

“ Prenez une inspiration. C'est ça. Encore une fois.”

On me soulève, on me manipule, on m'expose à ce monde immense que je n'avais fait qu'imaginer. J'entends un rire nerveux, puis un sanglot étouffé. Une main tremblante me frôle.

Alors seulement, je comprends.

Ce que je prenais pour un refuge éternel n'était qu'un passage. Ce que je croyais être la fin était le début. Et ce cri que je pensais être le mien...

...était aussi celui de ma mère, qui naissait avec moi.

Louis RULLAUD

Remerciements à tous les participants au concours.

Les auteurs :

- ✍ Joséphine BABIN → *Une amitié folle*
- ✍ Lucas BELANGER → *7 minutes*
- ✍ Leyna FATNASSI → *Sans voix*
- ✍ Lucile GAFFURI → *La tête sans les épaules*
- ✍ Ines MARQUES → *Absence*
- ✍ Séléna MASSET → *QR-Eyes*
- ✍ Aurore PERRET → *Le rêve*
- ✍ Aïdan RAT → *29 juillet 1692*
- ✍ Louis RULLAUD → *Chambre close*
- ✍ Mathis VUILLOT → *Le clan du dragon enragé*
- ✍ Laurène BARNABE → *Une graine de légèreté*
- ✍ Najda BENJILALI → *Une journée de folie*
- ✍ Michel CAVALLA → *L'alchimiste*
- ✍ Manon → *Grains en folie*
- ✍ Myriam SELSELET-ATTOU → *Les grains de folie d'une sororie*

Les membres des jurys :

- ✍ Prune GUICHARD
- ✍ Anabelle SCHIANO DI SCHIABICA
- ✍ Gaëtane MONTAILLER
- ✍ Hana SMAIL
- ✍ Razane ZIREG
- ✍ Miguel PINEDO

Les présidents des jurys :

- ✍ Danièle MAUFFREY
- ✍ Hélène LOPEZ MARMORAT
- ✍ Phillipe GAUTHIER
- ✍ Emmanuelle MATHIEU

Le Lycée de la Plaine de l'Ain et son représentant, Monsieur GLEYZE
La Librairie Blanche Neige

